

LA NUIT DES ROIS.

(CONTE DRAMATIQUE)

Le baron Rudolf de Ludow, au bon temps passé, voulait s'en aller le soir des Rois tirer la fève avec sa douce fiancée qui habitait le donjon de Lewenstal, sur la pente de la Forêt Noire opposée à celle où le manoir de Ludow était situé.

Il résolut en conséquence de partir assez tôt; le soleil, se couchant en janvier vers quatre heures, laissait espérer au voyageur peu de jour sous bois.

Mais voilà que justement son projet fut entravé par une députation de ses vassaux qui venait lui offrir leur immense galette dorée en laquelle se cachait l'anneau de fer deservitudes.

Cet anneau faisait roi et libre son heureux possesseur et l'on devait séance tenante découper la pâte friable.

Le jeune seigneur se soumit à l'usage, mais il trancha si impatientement les parts de gâteau, qu'il fendit en deux l'anneau de fer.

Les tenanciers à cette vue se signèrent.

— Seigneur, quel présage! votre mariage manquera sûrement.

Rudolf tressaillit, le front soulevé, puis d'un grand coup de via du thim il se remit d'aplomb et, sautant sur son palefroi, il s'élança dans la plaine.

La nuit tombait si rapidement qu'on ne distinguait plus l'horizon; et, quand vint le couvert des grands sapins noirs, le jeune cavalier se trouva enveloppé d'obscurité.

— Qu'importe, dit-il, va mon brave Taube, tu connais le sentier, n'est-ce pas? Nous finies ensemble tant de fois ce chemin!

Taube eut un petit frémissement d'attente et s'avança prudemment entre les branches effluantes. Rudolf pensait à sa belle, à cette fidèle Charlotte qui lui avait donné sa foi et l'engagement dans son rêve d'avenir pendant la lenteur de la route obscure.

Parfois, entre les sapins, il voyait l'or des étoiles, et c'était autour de lui un murmure, comme un bruissement de vagues déferlantes.

Les chonettes se parlaient au-dessus de sa tête et tout à coup il tressaillit. Un tintement de cloche vibrante, lent et désespéré, ainsi qu'un appel de détresse.

— Oh! se dit le cavalier, c'est la cloche des trépassés. La chapelle de Kingel sonne à la mort. Seigneur Jésus, protégez-moi du malheur.

Il s'orienta, se haussant sur les épaules, et Taube eut un frémissement d'angoisse.

Il continua sa route.

A présent, le son venait clair et distinct, grossi par le silence. Le battant de bronze s'agitait tout seul dans sa cage de métal sans qu'aucune main le pousât.

Il avait ce soir-là un entrain sinistre et effrayant. La mort devait passer dans le voisinage.

Le cheval souffrait, remuait, les oreilles couchées, les naseaux fumants, et une sueur glacée perlait au front du voyageur.

Néanmoins il s'approcha.

La porte de la chapelle était close; permise qui desservait le petit sanctuaire avait dû s'enfuir au secours des affligés et le carillon vibrante tout seul.

Rudolf voyait s'agiter la lourde machine dans l'air, sans aucun bruit, sans secousse, avec la régularité animée d'un être vivant qui respire, et il frissonna de nouveau.

Les sabots de son cheval faisaient craquer l'herbe gelée couverte de glissantes aiguilles de pins.

— Qu'a-t-elle bien pu jeter ainsi à terre?

— Je ne sais. Quelque chose de brillant.

— J'ai distingué, moi. C'est une petite fève.

— Voilà maintenant qu'elle l'écrase sous son talon.

— Mon Dieu, qu'est-ce que cela signifie?

Marthe, après avoir brisé le petit flacon, avait repris son chemin, tranquillement, sans même regarder autour d'elle.

Le colonel s'adressa à Roland et à Geneviève.

Il excita de la voix le brave animal pour fuir l'épouvante de ce lieu de mystère.

Toutes les histoires de son enfance le hantaient. Les récits de la vie des Saints ou passent les anges et les diables l'effrayaient comme un pauvre mortel pêcheur et il récitait des Ave Maria.

A présent les arbres s'éclaircissaient; un peu de leur de lune filtrait à leur sommet et les clous brillants du ciel se miraient dans les flaques d'eau glacées.

Rudolf tressaillit. Cette plainte, il ne l'avait jamais vue. Où donc était-il?

Et ce grand château, là-bas, aux tourelles illuminées, féériques, il ne le connaissait nullement non plus.

Lui qui avait maintes fois parcouru la campagne à vingt lieues autour de Ludow, ne savait réellement pas où il se trouvait à cette heure d'angoisse.

Il passa la main sur son front, se croyant le jouet d'un rêve, il ferma les yeux pour voir en lui-même, descendre dans sa conscience, chercher le motif d'un tel trouble, et il ne devina rien; aucune coupe grisante ne pouvait ainsi halluciner son cerveau, car de tout le jour il n'avait bu qu'un verre de vin du Rhin.

Il releva le front, résolu, et marcha droit vers le château.

La grille d'entrée en était grande ouverte, la cour d'honneur déserte.

Il entra.

Persone ne vint vers lui, un silence de tombe régnait aux alentours.

— Holà, quelqu'un! fit le jeune homme.

Nul ne répondit, sa voix se perdit sans écho.

— Alors Rudolf mit pied à terre. Un box rempli de paille fraîche se voyait par la porte béante d'une écurie à l'entrée de laquelle brûlait une torche de résine.

D'instinct, Taube se dirigea de ce côté, tandis que son maître montait le perron.

La encore une porte était ouverte, une lampe suspendue aux solives répandait une clarté morne. Le jeune homme fit sonner ses éperons. Aucun valet ne parut.

— Allons, se dit-il, je dois réver sûrement. Si je suis le jouet d'un enchantement, je veux voir jusqu'où il me mènera.

Ceci pensé, Rudolf poussa un lourd battant de chêne qui se trouvait devant lui, et resta stupéfait sur le seuil d'une longue pièce brillamment éclairée.

Une grande table était servie, de hauts hanaps d'argent reposaient sur la nappe blanche, et un large gâteau des rois en occupait le centre.

Autour de ce couvert, des chevaliers silencieux étaient assis, un moine se tenait au milieu, et deux places entre les convives demeurèrent libres.

— Approchez, jeune chevalier, dit courtoisement un des plus âgés, votre place est ici marquée.

— A moi! fit Rudolf; mais où suis-je donc?

— Chez des amis; vous allez partager avec eux le gâteau des rois.

— Je ne le puis pas, messire, ma belle fiancée Charlotte de Lewenstal m'attend pour tirer la fève en famille.

— Votre fiancée, Rudolf, sera ici dans un instant. Voici sa place, à elle, continua le chevalier, indiquant du geste l'autre siège sans possesseur.

Les chevaliers branlèrent la tête d'un lent mouvement.

— Mais, reprit le voyageur troublé au dernier point, qui êtes-vous, mes seigneurs! N'ai-je pas déjà vu quelque part vos visages?

— Si fait, tu les a vus, jeune homme; mais tu ne les as pas reconnus, car tu es assis à la table de la fève, et tu n'as pas tiré ta part de galette.

— Qui j'étais dit le troisième, un tout jeune chevalier; j'étais celui qui jeta par trois fois l'anneau aux pieds de Luther et le Christ divin foudroya dans la forêt, afin de le sauver par la mort du parjure; j'ai nom Walter Swingly. Avance la main, Rudolf; retire ton morceau de gâteau des rois, celui qui ce soir aura la fève, revivra vingt-quatre heures pour réparer une faute commise pendant sa vie sur la terre. C'est un privilège accordé par le Très-Haut, chaque année à l'Épiphanie.

A la ronde on fit circuler le plat; les visages se penchaient, curieux, et des lèvres de tous s'échappaient un soupir de regret.

— Comme je voudrais revivre, murmura un chevalier, pour aller remettre au fils d'Hans Hartfeld la somme que ma mauvaise foi de juge vendu fit donner à son rival. Dieu pardonna à mon repentir; mais je n'ai pas réparé ma faute.

Rudolf, tremblant, prit le plat; deux tranches restaient encore.

— Voici ta fiancée, Rudolf de Ludow, dit le moine Swartz; elle avance la main vers toi.

Le jeune homme recula effaré.

— La place vide jusqu'à cette heure, Charlotte était assise; elle le regardait d'un œil doux et voilé où perlait une larme.

— Je pleure la peine que tu auras, Rudolf, dit-elle; je pleure du souci de ma pauvre mère, mais je suis heureuse et remercie le Seigneur qui m'épargne sur terre la plus cruelle partie du chemin. Je n'ai pas, je crois, de fautes à réparer; je te passe, à mon fiancé, la dernière part de cette galette des rois. Je la préparai ce matin pour tirer la fève avec toi.

Rudolf saisit le morceau offert. Au milieu, la fève demeurait.

— Toi! crièrent les convives; toi, tu es venu ici pour accomplir nos ordres parce que le divin maître a permis que tu sois notre envoyé. Ecoute et retiens, car tu devras accomplir sur cette terre notre vœu à chacun. Jure-le par ton salut éternel.

— Je le jure, fit le jeune homme subjugué.

— Tu iras au couvent de Sainte-Hermengarde, dit le moine Swartz, dire que les messes choient pour le repos de mon âme, malgré la fondation.

— Tu iras, dit Berthold de Zaringhen, dire au Grand Duc de Bade, que le secret qu'il cherche pour refaire les mosaïques des vitraux entièrement colorés de notre cathédrale, secret introuvable aujourd'hui, est gravé sur une plaque d'étain que le grand verrier, baron de Grunwald, cache, il y a trois siècles, sous la mausolée du duc Friz de Swartzbach, en l'abside du Dom-Kirche de Haguenau.

— La terre est remplie de trésors ignorés, expliqua à son tour Walter Swingly; tu trouveras celui de la Dreisam au pied de l'arche gauche du pont de Hirschprung et tu porteras cet or aux descendants d'Hans Hartfeld.

Les commissions ainsi confiées à Geneviève, si tu es frappée comme moi d'une particularité. Je compare l'attitude qu'avait Marthe, il y a quelques minutes, et celle qu'a maintenant Roland. La différence est saisissante. Roland s'est avancé prudemment. Il observe de tous côtés. On sent en lui un homme libre qui agit, et qui se rend compte de son action. Marthe, au contraire, ne s'est pas inquiétée une seule fois si elle était vue ou non; elle agissait inconsciemment, comme une somnambule.

— Ta remarque est parfaitement juste, grand-père.

La jeune fille, au mot de "sommambule" se rappela l'impression bizarre qu'elle avait ressentie le soir où, dans le parc, cachée derrière un chêne, elle avait surpris le rendez-vous de Marthe et de Pascal. Elle avait eu, alors, la sensation vague d'un pouvoir occulte appesanti sur sa malheureuse cousine. Quand Pascal avait ordonné impérieusement "Je le veux", Marthe avait baissé la tête, toute frissonnante, et avait répondu, avec un accent inoubliable d'aveugle soumission: "Je ferai ce que tu voudras".

Dans l'existence entière de Marthe, la même tyrannie et surhumaine domination se ferait sentir. La pauvre enfant n'était-elle pas, corps et âme, comme une cire molle façonnée au gré de Pascal?

— A quoi penses-tu, Geneviève? Tu as une idée!

La jeune fille allait répondre quand Roland reparut.

Il apportait dans la soucoupe, les débris qu'il avait pu recueillir: quelques minces éclats de verre, et un fragment de bouchon usé à l'emeri. A l'un des morceaux de verre était collée une gouttelette de liqueur épaisse et jaunâtre.

Le colonel serra soigneusement la soucoupe dans une vitrine de la bibliothèque qu'il referma à double tour, et dont il mit la clef dans sa poche.

— Avez-vous vu Marthe, mon cher Roland?

— Je l'ai aperçue dans le parc. Elle revient lentement du côté de la maison.

— Andréolle se tourna vers Geneviève.

— Une dernière expérience. Monte dans la chambre de ta cousine, et regarde si tu ne découvris pas quelque chose.

La jeune fille protesta.

— Oh! grand-père!

A continuer.

nèrent à la ronde et, quand vint le tour de Charlotte, elle dit:

— Tu iras, Rudolf, mon doux fiancé Ruedy, tu iras consoler ma mère et l'avertir que, dans un an, je l'attendrai.

Rivé à sa place, incapable, sans voir, le jeune homme demeurait inerte, inondé d'une sueur froide; pen à pen ses yeux se troublaient; il lui sembla que les lumières pâlissaient, que les ombres devenaient d'insaisissables ombres, que les murs s'écartaient pour laisser entrer la forêt et qu'un vent froid frappait son visage.

Alors il se leva d'un grand effort, Taube près de lui, tremblé de sueur et tremblant, fitrait le sol... la nuit était partout. Au coin du château, aucune lumière ne brillait nulle part. C'était la plaine nue, glaciale, déserte...

— Je suis fou, se dit Rudolf.

Et sautant sur son cheval, il partit à fond de train.

En arrivant à Lewenstal, il trouva le château en désordre; sur un lit de parade, Charlotte, morte, reposait...

Alors Rudolf de Ludow s'enfuit; il alla jusqu'au couvent de Sainte-Hermengarde, il demanda le fœc et la grâce du Seigneur; puis il accompagna en pèlerin toutes les commissions des revenants et s'en alla les rejoindre, l'année suivante, au jour des Rois...

L'élégance.

Pour conserver plus longtemps les fleurs fraîches qui, en ce moment, remplissent les maisons, bouquets ou jardinières, on aura soin le soir de les envelopper d'une fine mousseline bien imbibée d'eau boriquée. On aura soin aussi de presser et d'engager les coins dans le haut des vases, afin d'éviter l'égouttement. Cela combat la chaleur des appartements et les fleurs, absorbant cette légère humidité, se retrouvent au matin fraîches et revivifiées. On remarque que les fleurs blanches ont en général plus de durée que les autres.

Le président Iglesias.

Londres, 28 janvier.— Señor Rafael Iglesias, président du Costa Rica, quitte l'Angleterre et se rend à Paris, où il va passer trois semaines. De là, il se rendra à New York, puis à Washington.

Le président Iglesias pense que le chemin de fer qui se construit maintenant entre l'Atlantique et San Juan, va se prolonger jusqu'au Pacifique.

Costa-Rica. A-t-il dit, fait bon accueil au projet de construction du Canal du Nicaragua. L'Etat donnera généreusement toutes les terres qui sont nécessaires pour mener à bien l'entreprise.

La graisse est absolument nécessaire à ceux qui sont au régime. Si elle n'est pas de bonne qualité elle peut n'être pas digérée. Alors le corps n'en absorbera pas la quantité voulue. Dans ce cas il y a inanition.

L'émulsion de Scott supplée à cette graisse, en quantité et en qualité voulues, et sous forme on quelque sorte, digérée.

Comme résultat tous les organes et les tissus sont remis en activité.

50 ctes et \$1.00 chez tous les pharmaciens SCOTT & BOWNE, Chimistes, New York.

Chute de neige dans la Georgie et l'Alabama.

Atlanta, Georgie, 28 janvier.— La chute de neige qui a commencé hier soir est devenue générale dans l'Ouest et le centre de la Georgie et dans l'Alabama aujourd'hui.

A Atlanta la couche est d'environ quatre pouces d'épaisseur. La circulation des cars des rues est quelque peu entravée. Il n'y a cependant pas de grands retards sur les lignes de chemin de fer.

Il est tombé trois pouces de neige à Columbus et à d'autres points du sud de la Georgie, et environ deux pouces à Macon. On annonce que la couche est d'un pouce et demi d'épaisseur à Montgomery.

La pluie est générale en Floride, et il est tombé, du grésil dans le sud.

TERMES PRIS AUX CHOSES NATURELLES.

Le langage technique et les métaphores empruntées à la nature. — Un journal scientifique fait remarquer le grand nombre de termes pour notre langue à pris aux choses naturelles, pour désigner des objets industriels; et bien souvent le rapport entre les uns et les autres est difficile à distinguer. Si l'on commence par l'homme et le corps humain, on trouve que le pauvre utilise une «dame» ou une «demoiselle», tandis que le tourneur travaille avec une «poupée».

Toutes les parties du corps servent à désigner également des parties de machines plus ou moins correspondantes. Nous avons ainsi le «corps» de pompe, la «carcasse», l'«ossature», la «combure», la «tête» et le «nez» de tour, le «bouchon» d'un canon, l'«ocille» (la languette) de bois, l'«érou» à «oreilles», le «bras de levier», l'«arbre» «écoué», le «main» de papier, la «manivelle», la «manette», la «pédale», le «doigt», l'«onglet», le «cœur» du bois, la «sculasse», la «jambe» de force, le joint à «rotule», le «pied» à coulisse, l'«âme» d'un canon, la «saine» d'un filon, l'«artère» d'une canalisation, la «dent» d'engrenage, la «smâchoire» d'un étou, etc... Parmi les animaux, nous trouvons: le «cheval» «petit-cheval», d'alimentation, le «doux» pièce manquée, le «renard» des travaux hydrauliques, le «mouton» qui sert à enfoncer les pieux, le «chèvre», le «crapaud», le «serpentin», le «chien» de fusil, la vis en «queue de cochon», le «rat» de serrure, le «pied-de-biche», le «clapin» des signaux électriques, la «trompe» à eau et le «bélier» hydraulique. Les oiseaux ont fourni le col du «cygne», la «grue», le «rossignol» des cambrioleurs, le «mat» de perroquet, l'«épervier» du pêcheur, le «marin», et, dans leurs parties, la «plume», le «bec», le «cou», le «pennon», la «craie», la «griffe», l'«éperon», etc. On a pris aux insectes le «papillon» qui règle les machines à vapeur et la «punaise» à dessin; aux mollusques, l'«hélice», le «limacon» des escaliers, la «coquille» et la «valve»; aux poissons la «sturgeon», le «régne végétal» a été mis à contribution pour les «arbres» de couché, le «pivot», le «tronc», la «branche», la «feuille», l'«épi», le «grain», le «noyau», les «pommes» d'arroser, le «marron» de contraindre, la «lentille» d'optique, l'«ocille», la «fraîsse», la «spore» à poudre et la «croce» des vents. Il n'est pas jusqu'au fantastique qui n'ait été utilisé. Exemples: le «diable» des cuisinières et la «sairée» de navigateurs... D'ailleurs, les langues étrangères en font autant que la langue française; elles donnent des noms analogues, mais non correspondants, aux mêmes machines, outils ou instruments.

Or, l'abondance et la diversité de ces métaphores fantaisistes est une des principales difficultés que rencontrent les traducteurs d'ouvrages scientifiques.

Les exécutés par Deibler.

M. Deibler, l'exécuteur des hautes œuvres, en France, dont vous avons annoncé, il y a plus d'un mois, la retraite définitive, est âgé de soixante-seize ans.

Dans sa longue carrière, M. Deibler père a pratiqué 52 exécutions, dont 33 ont été faites sur la place de la Roquette, qui avait été désignée en 1851, par le ministre de l'intérieur comme lieu ordinaire des exécutions publiques à Paris.

Voici d'ailleurs la liste des condamnés à mort qui ont été exécutés par M. Deibler:

- 1. Gervais, 13 août 1876.—2. Billoir, 26 avril 1877.—3. Wahler, 1er septembre 1877.—4. Albert, 25 octobre 1877.—5. Barré et Lehier, 7 septembre 1878.—6. Prévost, 19 janvier 1880.—7. Menecou, 7 septembre 1880.—8. Campi, 30 avril 1884.—9. Gamahut, 24 avril 1885.—10. Gaspard, 10 avril 1885.—11. Marchandon, 1er décembre 1885.—12. Koenig, 8 avril 1886.—13. Frey, 4 octobre 1886.—14. Rivière, 11 octobre 1886.—15. Pranzini, 31 août 1887.—16. Schumacher, 10 septembre 1888.—17. Mathelin, 10 octobre 1888.—18. Prado, 23 décembre 1888.—19. Géomay, 22 mai 1889.—20. Aliorto et Sellier, 18 août 1889.—21. Kaps, 19 décembre 1889.—22. Jeantroux et Ribot, 8 mars 1890.—23. Vodable, 17 juillet 1890.—24. Ledonet, 17 juillet 1890.—25. Eyraud, 5 février 1891.—26. Berland et Doré, 28 juillet 1891.—27. Anasty, 9 avril 1892.—28. Crompon, 16 décembre 1892.—29. Beaujan, 17 octobre 1893.—30. Kunth, 2 décembre 1893.—31. Vaillant, 5 février 1894.—32. Emile Henry, 21 mai 1894.

Carrara a été le dernier qui ait expié son crime sur la place de la Roquette, les exécutions capitales devant avoir lieu désormais sur une place voisine de la prison de la Santé.

On peut savoir exactement ce que coûte à l'Etat l'entretien du bureau, de ses aides et du matériel nécessaires aux exécutions capitales. Le chapitre 14 du budget du ministère de la justice pour l'année 1899 forme un total de 71,000 francs se décomposant ainsi: gages des exécuteurs, de leurs aides et abonnement, de leurs frais des exécutions capitales, 9,000 fr.; secours alimentaires aux exécutés infirmes ou sans emploi, à leurs veuves et à leurs enfants, 13,000 fr.

Le bureau et ses aides ne jouissent d'aucune pension de retraite; mais il est de tradition de leur proposer, leur vie durant, les appointements fixes qu'ils touchaient pendant leurs fonctions. C'est ainsi que, jusqu'à sa mort, M. Deibler touchera chaque année, à titre de secours alimentaires, la somme de 6,000 fr.

Mme veuve Roch, femme du bourreau qui a précédé M. Deibler, touche encore actuellement une pension et on peut le voir au commencement de chaque trimestre à la mairie du 11e arrondissement où elle vient se faire délivrer un certificat de vie pour toucher au ministère de la justice la somme qui lui est accordée.

Un détail pour finir: le fils de M. Deibler est le seul enfant d'exécuteur des hautes-œuvres qui ait fait son service militaire. Tous les autres, et notamment les trois fils de M. Roch, ont été dispensés de leur service militaire et l'un d'eux est actuellement établi chapelier dans le quartier du faubourg Saint-Antoine.

Mort de M. Evan Jones.

Fort Worth, Texas, 28 janvier.— L'honorable Evan Jones, un des membres les plus connus du parti populiste, est mort la nuit dernière à sa résidence de Fort Worth.

Ce fut M. Jones que les Populistes choisirent pour candidat avec le général Weaver sur la liste nationale. Il fut aussi candidat au Congrès il y a deux ans.

Voyage probable de Gomez à Washington.

New York, 28 janvier.—Une dépêche de Washington annonce que le général Maximo Gomez viendra probablement à Washington. On pense qu'une entrevue du général avec le président produirait beaucoup de bien.

Le général Gomez est désireux de venir; il en a fait part au Secrétaire des Etats-Unis qui a visité Cuba, il y a un an. En agissant ainsi, Gomez espérait trouver un moyen de rendre facile cette entrevue.

Tout se désirent venir à Washington, Gomez hésite à partir, «il n'est pas sûr d'être reçu par M. McKinley et de pouvoir lui communiquer ses vues sur la politique à suivre dans l'île».

NOTS POUR RIRE

In vraisemblable, mais absolument authentique: Un jeune employé du ministère de la marine avait à recopier un rapport au ministre, qui se terminait par ces mots: «Et le navire sortit du port, poussé par un vent de S. E. (sud-est).»

Le jeune homme, qui n'était pas au courant des abréviations, traduisit «S. E.» de la façon suivante: «Et le navire sortit du port, poussé par un vent... de Son Excellence.»

Pensée de mardi gras recueillie l'autre soir dans un cabaret de Montmartre: «Il y a véritablement de singulières anomalies dans nos coutumes. On mange des crêpes en signe de réjouissance, et on en met à son chapeau en signe de deuil.»

A un examen de chimie. — Quel est le meilleur isolateur connu? Le candidat, un jeune étudiant maigre et pâle, au teint bilieux, à l'air féroce: — La pauvreté, Monsieur!

L'imprudent avec: Lui.—Quand me ferez-vous la charité d'un peu d'amour? Elle.—Impossible, cher monsieur... J'ai «mes» pauvres!

Feuilleton L'Abelle de la N. O. MARIE LA MODISTE Par Pierre Lostin et A. de Treill PREMIERE PARTIE LE CRIME DU BOULEVARD HAUSSMANN. LE MARTYR D'UNE FEMME. (Suite.) —Diable, vous me tenez, Datrieux. Comment ferez-vous pour me procurer une semblable étu-

de psychologique? —Voilà: le brigadier m'a dit de mettre quel'un avec lui pour le surveiller afin de l'empêcher de se fuir: alors j'ai pensé à ce que vous m'avez demandé et je vous ai proposé. —Eh bien! ça me va. Merci, mon brave, je vais étudier le caractère et l'état d'âme de ce malheureux; le passe-temps m'amusera, fit avec un rire amer le splénetique détenu. Et ajouta-t-il, ce n'est tout de même pas un malheureux vulgaire, j'enrais préféré un assassin véritable; bah! il faut se contenter de ce que l'on a. —Allons, préparez vos affaires, monsieur Snorby, je vais vous conduire, répliqua le gardien. Puis ouvrant la porte il se mit à crier d'un ton rogue: —Voyons, dépêchez-vous, le 28, on vous attend, et fardrait pas trop flâner. Rapidement il descendit au rez-de-chaussée, où devant le numéro 7, le brigadier attendait l'Américain Snorby, très amusé de la comédie qui se passait près de lui, suivait. Arrivé au No 7, le gardien entrouvrit la porte avec le même fracas de verrous qu'au 28, et poussant devant lui Snorby, l'entra dans la cellule dont la porte se referma sur eux. —Plus vite que le 28, le 7 contenait deux petits lits placés aux deux extrémités et séparés par une tablette fixée au mur, et

sur laquelle écrivent les détenus. L'homme assis sur une des couchettes ne bougea pas, malgré tout le bruit produit par l'ouverture de la porte de sa cellule. La tête entre ses mains, les yeux vagues, il paraissait anéanti, plongé dans une torpeur profonde. —Dites donc, Carol, voilà un compagnon qu'on vous envoie pour vous distraire; c'est un aimable garçon; il vous tiendra société jusqu'à ce que le secret soit levé. Le prisonnier releva la tête, mais ne répondit pas; il paraissait effrayé en voyant sa silhouette troublée, car il poussa un long soupir qui semblait dire: Je ne souffre donc pas assez! Sa tête retomba sur sa poitrine et de nouveau il se replongea dans ses sombres rêveries. Datrieux fit un signe d'intelligence à Snorby et laissa les deux hommes ensemble. Le nouvel arrivant s'appuya sur le lit qui lui était destiné, et se mit à ranger les menus objets qu'il avait apportés. L'infortuné de Carol ne songeait toujours pas; il regardait anxieusement cet étranger qui venait ainsi troubler son désespoir et ne paraissait pas être disposé à se laisser distraire des sombres pensées qui l'accablaient. Quant à Snorby, sa sommaire installation terminée, il se mit à observer discrètement son compagnon. —Un cours de son examen, une expression de profonde pitié se peignit sur ses traits, et il eut le geste d'un homme prenant une grave détermination. Puis, se levant, il s'approcha de Carol sur l'épaule duquel il appuya légèrement la main. Le pauvre homme fit un brusque mouvement de surprise. —Vous paraissez beaucoup souffrir, monsieur! lui dit Snorby, en le regardant avec une profonde expression de pitié. André de Carol resta muet. —Pourquoi ne voulez-vous pas me répondre? continua l'Américain avec une grande douceur. Il est vrai que vous pouvez croire que je suis ici pour obtenir de vous des confidences compromettantes, des aveux même! —Eh bien! je vais être franc: c'est d'abord par curiosité que je me suis laissé amener dans votre cellule, et à présent, je suis, depuis que je vous ai vu, vraiment peiné par la douleur que je devine dans votre attitude. Devant le silence de son interlocuteur, Snorby continua: —En vérité, je suis peut-être encore plus à plaindre, plus malheureux que vous, et vous le comprendriez si je vous avais que ma vie est à jamais brisée, tandis que vous, accusé fautive-ment, sans doute, vous pouvez

—Qu'a-t-elle bien pu jeter ainsi à terre? — Je ne sais. Quelque chose de brillant. — J'ai distingué, moi. C'est une petite fève. — Voilà maintenant qu'elle l'écrase sous son talon. — Mon Dieu, qu'est-ce que cela signifie? — Marthe, après avoir brisé le petit flacon, avait repris son chemin, tranquillement, sans même regarder autour d'elle. — Le colonel s'adressa à Roland et à Geneviève. — Geneviève, va vite chercher une soucoupe que tu donneras à Roland. Vous, mon ami, vous irez, sans vous faire